

Le Genevois Jacques Pasteur raconte la vie des Suisses en Bulgarie : contribution à l'histoire de la colonie suisse en Bulgarie au XIXe siècle

Autor(en): **Kostov, Alexandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève**

Band (Jahr): **26-27 (1996-1997)**

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1002493>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Genevois Jacques Pasteur raconte la vie des Suissees en Bulgarie

Contribution à l'histoire de la colonie
suisse en Bulgarie au XIX^e siècle

par Alexandre Kostov

Pendant sept ans, de 1886 à 1893, mois après mois, un jeune Genevois écrivit des lettres de Bulgarie, qui furent publiées régulièrement dans la *Tribune de Genève*. Les correspondances de Jacques Pasteur informèrent, d'une manière remarquable, le public suisse ainsi que le monde occidental de la situation dans les Balkans, et avant tout de celle en Bulgarie, un pays dont le développement politique, quelques années après sa libération, attirait l'attention des milieux politiques et intellectuels en Europe de l'Ouest. La mort tragique du jeune journaliste de talent a interrompu son œuvre de publiciste, mais ses lettres de Bulgarie sont sauvegardées dans les pages jaunies par le temps de la *Tribune de Genève*. Elles sont un document, un souvenir d'un publiciste et écrivain suisse, qui est resté cependant inconnu, même des historiens, en Suisse et en Bulgarie. Les correspondances de Jacques Pasteur représentent des documents importants pour l'histoire de la Bulgarie des années 1880 et 1890, ainsi que pour celle de la colonie suisse dans ce pays.

Les études sur l'histoire de l'émigration suisse à l'étranger ont marqué un progrès certain au cours de ces dernières années¹. Néanmoins, on peut souhaiter qu'une approche scientifique de cette histoire concernant plus particulièrement les Balkans soit faite dans les délais les plus brefs². Les raisons du faible intérêt porté par les

¹ Voir un bilan récent de l'historiographie sur l'émigration suisse dans Goehrke, C., Zur Einleitung. Die Erforschung der Auswanderung aus der Schweiz. Schwerpunkte - Methoden - Desiderata. - In : *Der Weg in die Fremde/ Le chemin d'expatriation*, Basel, 1992 (Itinera, Fasc. 11), pp. 5-17.

² Les publications sur la colonie suisse en Bulgarie ne comptent que quelques contributions,

historiens (professionnels ou amateurs) à cette région peuvent être dues au nombre relativement peu élevé des émigrants suisses dans les pays balkaniques, à l'exil forcé qu'une grande partie d'entre eux a subi après la Deuxième Guerre mondiale, à la méconnaissance de l'histoire des Balkans, etc. Cet article aura pour but de contribuer, ne serait-ce que modestement, à l'éclaircissement d'une période importante de l'histoire de l'émigration suisse en Bulgarie. L'étude concerne le dernier quart du XIX^e siècle, époque à laquelle commence la formation de la colonie suisse dans ce pays. Les lettres du correspondant particulier de la *Tribune de Genève* en Bulgarie, Jacques Pasteur, serviront de matériel d'illustration.

Les Suisses en Bulgarie

Tombée sous la domination ottomane en 1396, la Bulgarie est restée presque cinq siècles une province turque sous le nom de Roumélie. C'est à peine à la fin des années 1870, grâce à la guerre russo-turque de 1877-78, qu'elle a pu de nouveau bénéficier de quelque indépendance, même si cette dernière était partielle au départ. L'intérêt des Suisses pour les terres de la Bulgarie actuelle date d'une époque bien antérieure à celle de sa libération. En revanche, le système économique ottoman de l'époque n'attirait pas du tout une émigration suisse massive vers les Balkans de l'Est. Comme le démontre une lettre de 1817 publiée par Leo Schelbert, les émigrants suisses préféraient contourner les provinces ottomanes plutôt que d'y habiter³.

Ce n'est qu'à la fin des années 1830, que grâce aux réformes restreintes entreprises par l'empire ottoman et à l'intérêt plus important de l'industrie textile suisse, de plus en plus de citoyens suisses commencèrent à parcourir les terres bulgares et à les étudier. Néanmoins, pendant les deux ou trois décennies suivantes, leurs préférences iront avant tout à la ville d'Istanbul, le plus grand centre de commerce de l'Orient, ou bien aux Principautés danubiennes (la future Roumanie), qui jouissaient d'une grande autonomie vis-à-vis du pouvoir ottoman. L'intérêt et l'établissement permanent des

surtout biographiques, réunies et publiées par Théodore Dimitrov. Voir Dimitrov, Th. (éd.), *Amitié bulgare-suisse*, Genève, 1982 ; *Idem, Hommage à la Suisse*, Genève, 1991.

³ Schelbert, Leo, *Einführung in die schweizerische Auswanderungsgeschichte der Neuzeit*, Zürich, 1976, p. 294 ss. Il s'agit du voyage d'une famille suisse par voie du Danube de Widin (Bulgarie) à Akkerman en Bessarabie (à l'époque en Russie).

Suisses sur les terres de la Bulgarie actuelle commença à peine à partir de la deuxième moitié des années 1860. Excepté quelques commerçants⁴, une dizaine de spécialistes du transport ferroviaire y trouvent du travail, embauchés par les compagnies de chemin de fer créées à l'aide de capitaux occidentaux.

À la veille de la guerre russo-turque, le nombre global des Suisses éparpillés dans tous les coins de la Bulgarie ne dépassait pas le chiffre de vingt. À la fin de cette guerre, au mois de février 1878, le colonel suisse Georg Ott visite la Bulgarie dans le cadre d'une mission liée à l'étude des opérations militaires. Lors de son séjour, il rencontre quelques-uns de ses compatriotes et plus tard, il décrit ses rencontres avec un médecin travaillant dans l'armée russe (Robert Geiser d'Altstätten)⁵ et sa nuit passée chez un hôtelier dans les environs de Lovetch⁶, etc. Les récits de voyage de G. Ott sonnent presque comme un appel publicitaire à ses compatriotes : «Le pays est beau et fructueux, mais pas assez cultivé, et il y a encore bien de la place pour beaucoup de gens assidus. Si un jour, protection et sécurité de la propriété étaient garanties, les émigrés suisses pourraient ainsi trouver une meilleure existence, tout comme en Amérique.»⁷

L'avenir de la Bulgarie fut en grande partie décidé par les Grandes Puissances après la guerre. Suivant les décisions du Congrès de Berlin (juin 1878), sur une partie des terres bulgares furent créées, au nord la principauté de Bulgarie, ayant Sofia comme capitale, et au sud, la province autonome de la Roumélie Orientale, dont la capitale était Plovdiv. La révolte de la population au sud de la Bulgarie, au mois de septembre 1885, eut pour résultat l'unification des deux provinces sous le sceptre du premier prince bulgare Alexandre de Battenberg.

⁴ Comme par exemple les Tessinois Luigi Antonietti de Tessa (à Burgas - ville portuaire sur la mer Noire) et Bianchi - directeur d'une filature de soie située près de la ville de Tarnovo. Voir Kanitz, F., *La Bulgarie Danubienne et le Balkan. Etudes de voyage (1860-1880)*, Paris, 1882, p. 1+9.

⁵ Travaillant depuis 1867 comme médecin à l'hôpital municipal de Pleven, le docteur Robert Geiser est devenu, deux ans plus tard, directeur de cet établissement. Après la libération de la Bulgarie il fut nommé, en 1879, médecin en chef de l'hôpital de Lovec. Dimitrov, Th. (éd.), *Amitié bulgare-suisse*, Genève, 1982, pp. 877-80.

⁶ Il s'agissait vraisemblablement de Johannes Mühlbach.

⁷ Ott, G., *Studien auf dem Kriegsschauplatze des russisch-türkischen Krieges 1877-78. Bericht schweizerischer Genieoffiziere über ihre Mission auf dem Kriegsschauplatze im Jahre 1878, erstattet an das schweizerische Militärdepartement*, Zürich, 1879, p. 35.

La suppression de la domination étrangère joua un rôle très important pour le développement socio-économique de la Bulgarie et, en même temps, elle contribua à l'accroissement de l'intérêt des Suisses pour ce pays. Le nombre des Helvètes qui commencèrent à s'établir devint de plus en plus grand immédiatement après la guerre. La colonie suisse regroupait pendant les années 1880-1890, entre 20 et 50 représentants de la majorité des cantons helvétiques. On pourrait diviser en deux groupes les Suisses venus en Bulgarie d'après leurs réalisations dans ce pays. Le premier groupe se composait de spécialistes suisses surtout dans le domaine des travaux publics et de l'éducation, qui sont venus en Bulgarie en concluant des contrats de travail avec les autorités centrales et locales bulgares.

La Bulgarie libérée avait besoin de nombreux cadres dans les domaines de l'économie, de l'enseignement et de l'administration. Les nouveaux dirigeants bulgares comprirent que le manque d'établissements pour l'enseignement supérieur et professionnel devait être compensé. Dès les premières années de l'existence du nouvel État, les gouvernements bulgares accordèrent régulièrement des bourses afin de permettre aux jeunes Bulgares de faire leurs études à l'étranger⁸. Parallèlement, on fit de grands efforts en créant des écoles secondaires. En 1888, fut créée l'École supérieure de Sofia, la future Université «Sv. Kliment Ochriski».

Malgré ces mesures des autorités bulgares, le manque de spécialistes de haut niveau, au moins pendant les dix à quinze premières années, était flagrant. C'est pourquoi, les gouvernements bulgares firent appel à des spécialistes d'Europe occidentale. Les Suisses furent parmi les premiers à «découvrir» la Bulgarie nouvelle.

Dans la liste des personnes qui ont contribué au développement du jeune État bulgare, on peut citer les noms d'une douzaine d'ingénieurs, d'architectes, de jardiniers, de professeurs, etc.

Après 1878, dans la principauté de Bulgarie il n'y avait qu'une ligne ferroviaire, celle de Varna à Ruse, appartenant à une

⁸ La Suisse était l'un des pays préférés par les jeunes Bulgares. L'Université de Genève exerçait à cet égard l'attraction la plus grande. Elle comptait, au semestre d'hiver 1890/91 282 étudiants réguliers étrangers, dont 90 bulgares. Voir *La Tribune de Genève*, N° 130, du 4 juin 1891.

société anglaise. Les tronçons des Chemins de fer orientaux en Roumélie Orientale, propriété de l'État ottoman, furent exploités par la Compagnie du baron Maurice de Hirsch, qui avait conclu un contrat similaire pour la ligne Varna-Ruse. Ladite compagnie avait engagé, encore avant la Guerre russo-turque, des machinistes et des techniciens suisses. Dès le début, les gouvernements princiers de Bulgarie firent de grands efforts pour construire de nouvelles lignes ferroviaires et suivre une politique nationale et indépendante. Celle-ci prévoyait l'application du système des chemins de fer d'État. En poursuivant ce principe, l'État bulgare, en 1888, racheta successivement la ligne Varna-Ruse et construisit la ligne de jonction Vacarel-Sofia-Caribrod, qui reliait les Chemins de fer orientaux aux Chemins de fer serbes.

Un des premiers ingénieurs des Chemins de fer de l'État bulgare fut le Suisse Louis Roquerbe⁹. Il fut nommé, en septembre 1882, ingénieur à la Section des chemins de fer au Ministère des Travaux Publics de Sofia. L'année suivante, Roquerbe devint directeur-adjoint et fut chargé non seulement de tâches dans le domaine des chemins de fer mais aussi d'autres missions. En 1884, il fut membre de la délégation bulgare à la conférence sur la délimitation de la frontière entre la Bulgarie et la Roumanie. Son travail fut étroitement lié à toutes les initiatives ferroviaires des gouvernements bulgares pendant les années 1880 : rachat de la ligne Varna-Ruse, travaux de construction de la ligne de raccordement Caribrod - Sofia - Vakarel, études des chemins de fer à construire Yambol - Burgas et Kaspican - Kjustendil¹⁰.

Les spécialistes suisses ont contribué considérablement à la construction et à la modernisation de la nouvelle capitale de la Principauté de Bulgarie, Sofia. Les autorités municipales de Sofia suivirent une politique ayant comme but principal la transformation de l'ancien village oriental aux rues étroites en une ville européenne. Le premier Suisse venu à Sofia est l'Appenzellois Daniel Naef (né en 1843), qui, en 1882, fut nommé jardinier de la ville. Naef a construit de nombreux parcs et jardins dans la capitale bulgare,

⁹ Originaire de Genève, François-Jacques-Claude-Louis Roquerbe rentra plus tard dans sa ville natale. Sa fille Alexandrine, enregistrée à l'état civil genevois à ce moment-là, était née à Sofia en 1887.

¹⁰ Voir CDIA (Archives d'Etat bulgares)-Sofia Dossier 284-1-249, 680.

qui sont devenus bientôt les endroits préférés des habitants de la ville, où le jardinier suisse mourut en 1900¹¹.

Les ingénieurs Arthur Comte (1857-1922), de Romont (FR), et Auguste Patru, de Genève, ont dirigé la construction des larges rues et chaussées de Sofia. Comte était chargé de l'étude et de l'exécution des deux ponts qui sont devenus des symboles de la ville modernisée, le Pont-aux-Lions et le Pont-aux-Aigles. Pendant son séjour à Sofia, de 1889 à 1894, il dirigea également la reconstruction de l'alimentation en eau et des canalisations dans la ville. En 1888, l'architecte Henri Meyer (1856-1930), de Schaffhouse (né à Fribourg), gagna le concours pour la construction du bâtiment de la Banque nationale de Bulgarie, qui fut construit en 1895. Comme architecte au Ministère de l'Éducation nationale, il élaborait les plans de la Société littéraire de Sofia et dirigeait les travaux de sa construction. En 1892, il était architecte en chef de la Première Exposition bulgare à Plovdiv. En récompense de ses services pendant l'exposition, Meyer fut nommé Officier de l'Ordre du Mérite Civil par le prince de Bulgarie Ferdinand. Avant son départ définitif du pays en 1898, l'architecte Meyer construisit encore d'autres bâtiments remarquables dans la capitale, ainsi qu'en province. Un autre architecte suisse, Théodore Hünerwadel (1864-1956), de Lenzburg/AG, était directeur des travaux de construction du nouvel hôtel de ville de Sofia, d'après ses propres plans. Nommé architecte de la ville en 1890, il resta en Bulgarie jusqu'en 1893¹².

Le jardinier Lucien Chevallaz, d'Aubonne (Vaud), établi encore en 1880 à Plovdiv, est devenu le créateur et le directeur du parc et de la pépinière de la ville de Plovdiv, qui fut appelée Pépinière Chevallaz. Il était jardinier en chef de l'exposition de 1892.

Parmi les autres membres de la colonie suisse de Sofia, il faut citer encore quelques personnes :

¹¹ Son fils Charles Naef (né à Genève en 1872) succéda à son père comme jardinier de la ville et construisit le jardin botanique de Sofia. Sur les jardiniers suisses en Bulgarie (Daniel et Charles Naef, Lucien Chevallaz et Emile Ammann), voir Ganev, N., *Zalesjavaneto na Sofia*, Sofia, 1942, pp. 12-39.

¹² Sur l'activité des ingénieurs et architectes en Bulgarie, voir Comte, A., *Travaux à Sophia*. - *Schweizerische Bauzeitung*, Bd. XX, N°27, 31. 12. 1892, pp. 169-171 ; Aerni, A., Henri (Jakob Heinrich) Meyer, in : Dimitrov, Th. (éd.), *Hommage à la Suisse*, Genève, 1991, pp. 939-946.

- Charles Roy (1854-1891), un Vaudois qui pratiqua la médecine de 1878 à 1886 à Sofia, était parmi les initiateurs de la création de la Société bulgare de la Croix-Rouge. Pendant la guerre serbo-bulgare, le docteur Roy aida les soldats dans le camp militaire bulgare¹³.
- Alfred Odin, de Vevey (1862-1896), professeur de littérature à l'Université de Sofia (1889-1896), auteur de mémoires philosophiques et de la *Genèse des grands hommes*¹⁴.
- Henriette Mottu, de Genève, professeur au Lycée de jeunes filles de Sofia de 1887 à 1890. Comme nous verrons plus bas, appliquant les principes du pédagogue allemand Frédéric Froebel (1782-1852), et à l'imitation des petites écoles existant déjà à Genève, elle créa aussi à Sofia des jardins d'enfants¹⁵.
- Mina Schaer, de La Chaux-de-Fonds (Neuchâtel), professeur aux écoles de jeunes filles de Plovdiv, de Stara Zagora et de Sofia.
- Auguste Ramus, de Fribourg, employé technique à la Direction des Travaux publics de Sofia¹⁶.

En 1894, arrivèrent en Bulgarie dix professeurs de gymnastique suisses avec des contrats conclus pour trois ans. Ils avaient été appelés par le gouvernement de la Bulgarie pour introduire les sports dans les écoles et fonder des sociétés de gymnastique. Quelques-uns d'entre eux sont restés dans le pays longtemps après l'expiration de leurs premiers contrats¹⁷.

¹³ Voir Hungerbühler, H., *La mission militaire suisse sur le théâtre de la guerre serbo-bulgare*, Lausanne, 1886, p. 21. Pendant cette guerre, le Conseil fédéral délégua en Bulgarie le docteur V. Bovet, capitaine instructeur dans les troupes sanitaires de la Confédération suisse. Roy, Ch., *Souvenirs politiques et militaires de Bulgarie. Deux révolutions et la guerre serbo-bulgare*, Paris, 1887, p. 245.

¹⁴ *Livre d'or des familles vaudoises*, Lausanne, 1923, p. 304.

¹⁵ Fille de Philippe Mottu, tapissier et marchand de meubles, et d'Elisabeth-Esther Weber, Louise-Henriette Mottu était née à Genève le 21 juillet 1848 et devait y mourir, célibataire, le 23 novembre 1916. Elle s'était, semble-t-il, rendue en 1865 à Berlin comme institutrice (N.d.l.r.).

¹⁶ A. Ramus se maria en décembre 1882 à Sofia à Marie Rosalie Solliard de Lully (Vaud).

¹⁷ Comme par exemple Louis Ayer (1865-1916) de Vevey, Jacques Fardel (1862-1945) de Moudon, Daniel Blanchoud (1860-1945) de Lausanne, Alois Bunter (1863-1934) de Ennetbürgen/NW, etc. Voir Dimitrov, Th. (éd.), *Amitié bulgare-suisse...*, pp. 111-119; Penev, A. et P. Petrov, *Cuzdenci - prosvetni dejci v Balgarija*, Sofia, 1988, pp. 269-94.

Le second groupe des Suisses de Bulgarie comportait des personnes venues de leur propre initiative travailler dans le domaine de l'industrie, du commerce et des services. Parmi elles il faut mentionner les noms de ceux qui créèrent des firmes commerciales et industrielles qui existèrent pendant plus de 30 ans dans le pays :

- Jacques (Johann Jakob) Vögeli, de Linthal (Glaris), commerçant, représentant à Sofia et plus tard (en 1894) associé de la maison suisse de Jacques Brunner à Galatz (Roumanie). Vögeli joua un rôle très important dans la vie de la colonie suisse de Sofia¹⁸.
- Les commerçants Adolf Kündig, de Glaris (à Sofia), E. Siegrist, d'Unter Bözberg/AG et Fritz Zwicky, de Glaris (à Varna).
- Les frères Adolf et Franz Bomonti de Berne, fondateurs, en 1882, d'une distillerie d'alcool à Plovdiv et, plus tard, d'une meunerie.
- Rudolf Frick, de Zurich et Friedrich Sulzer, de Winterthour (ZH), anciens employés de la Compagnie des Chemins de fer orientaux, fondateurs, encore en 1879, d'une brasserie à Plovdiv, qui prit plus tard le nom «Kamenitza».

Outre les commerçants et industriels, on trouve déjà au début des années 1880, dans presque toutes les grandes villes bulgares des artisans¹⁹, des restaurateurs et des hôteliers suisses²⁰.

Les Suisses de Sofia fondèrent, le 7 janvier 1884, la Société suisse, qui exista jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Le premier président de la Société Suisse de Sofia fut Louis Roquerbe, et quelques années plus tard (probablement en 1887), Jacques Vögeli lui succéda.

¹⁸ Plus tard, J. Vögeli fonda sa propre maison commerciale et une fabrique de papier. En 1911, il fut nommé premier Consul suisse à Sofia. Voir Kostov, Alexandre, *Les relations économiques entre la Bulgarie et la Suisse (1878-1918)*, in : Dimitrov, Th. (éd.), *op. cit.*, p. 868.

¹⁹ Comme par exemple le serrurier Engelbert Neithard de Ramsen (Schaffhouse) et le tapissier-carrossier Johann Ries de Matt (Berne).

²⁰ Il est même parfois très difficile de savoir s'il ne s'agissait pas dans certains cas d'une utilisation du nom «suisse» (par exemple «Hôtel suisse» ou «Restaurant suisse») comme publicité.

Comme on le voit dans le cas bulgare, il s'agissait, pendant les dernières décennies du XIX^e siècle, d'une émigration suisse plutôt temporaire que permanente, et plutôt d'élite que de masse.

Le Genevois Jacques Pasteur

Les documents concernant la vie de Jacques Pasteur conservés dans les archives suisses et bulgares sont assez pauvres. Malgré cela, on peut reconstruire quelques moments importants de sa vie. Jacques Pasteur est né le 22 mars 1860 à Genève, rue de la Cité N° 218 dans une famille genevoise. Son père, Jean-Louis Pasteur, corroyeur, avait alors 30 ans et sa mère, Jeannette Courtois, lingère, 29 ans²¹.

Jacques Pasteur fit de très bonnes études à l'Université de Genève. Il était immatriculé à la Faculté des lettres pendant le semestre d'hiver 1879/80. Absent pendant le semestre suivant (été 1880), il poursuivit ses études jusqu'au semestre d'été 1882. Le jeune étudiant, domicilié alors à Carouge, rue Saint-Victor 244, avait comme professeurs Pierre Vaucher (histoire générale), Frédéric Amiel (philosophie), Marc Monnier (littérature comparée) et d'autres²².

Le 28 septembre 1885, les autorités genevoises délivrèrent un passeport à Jacques Pasteur, alors âgé de 25 ans. Grâce à ce document on peut «lire» le portrait du jeune genevois qui voulait se rendre en Bulgarie. Le manque de photographie est compensé par les données décrites sous la rubrique «signalement»:

Front	découvert	Taille	1m 72 cm	Cheveux	blonds foncés
Nez	moyen	Sourcils	châtains	Yeux	gris
Bouche	moyenne	Barbe	blonde	Menton	ovale
Visage	ovale	Teint	naturel ²³		

Jacques Pasteur avait besoin du passeport en question pour se déplacer en Bulgarie du Sud, dont le nom officiel depuis 1878 était la Roumélie Orientale. Immédiatement après son arrivée dans

²¹ Archives d'Etat de Genève, E. C. Genève. Naissances, Vol. 63, N°278.

²² Liste des autorités, professeurs, étudiants et assistants de l'Université de Genève. Semestre d'hiver 1879/1880. Genève, 1880.

²³ Archives d'Etat de Genève, Chancellerie N° 93. 264/28. 09. 1885.

la ville de Plovdiv (Philippople), le chef-lieu de la Roumélie Orientale, il fut nommé professeur de français au Gymnase (Lycée) des garçons. Le nouveau bâtiment de cette école fut inauguré le 20 octobre 1885, et plus tard, le 20 décembre de la même année, le gymnase fut dénommé «Prince Alexandre I^{er}»²⁴. Après la fin de l'année scolaire 1885/86, Pasteur quitta Plovdiv et s'installa dans la capitale bulgare. À Sofia, il devint professeur au Premier Gymnase de garçons, où il occupa ce poste pendant deux ans, jusqu'au 31 août 1888 (vieux style)²⁵. Dès le début du mois de septembre suivant, il commença son travail à l'École militaire de Sofia, où il enseigna la langue française aux cadets jusqu'à sa mort en mars 1893²⁶.

Jacques Pasteur est venu en Bulgarie à un moment très important de l'histoire bulgare. Les événements dans le pays qui suivirent l'unification de la Roumélie Orientale avec la Principauté de Bulgarie en septembre 1885 et qui touchaient les intérêts des puissances européennes dans les Balkans, placèrent de nouveau la Bulgarie au centre de l'intérêt du public dans le vieux continent. En Suisse, le *Journal de Genève* avait présenté largement et attentivement la marche de la guerre en 1877-1878. Sept ans plus tard, c'est la *Tribune de Genève* qui voulut informer de près le public suisse sur la situation dans les Balkans. Le jeune journal eut de la chance avec le choix de son correspondant particulier en Bulgarie. Dès sa première correspondance publiée le 28 janvier 1886, Jacques Pasteur suivit le développement de la question bulgare. Les problèmes liés à l'unification bulgare furent réglés partiellement par le traité entre la Turquie et la Bulgarie en avril 1886. Cette situation fut reconnue *de facto* par les Grandes Puissances, excepté la Russie. Quelques mois plus tard, à la suite d'un putsch des officiers russophiles, le prince-unificateur Alexandre dut abdiquer et, malgré la victoire de ses partisans, quitter le pays. En juin 1887, l'Assemblée bulgare élit, en ignorant l'opinion des Puissances, Ferdinand de Saxe Cobourg Gotha comme prince de Bulgarie, qui dut attendre sa reconnaissance internationale jusqu'en 1896. Ainsi le thème de la situation politique dans et autour de la Bulgarie resta pour Jacques

²⁴ Pasteur était professeur dans les classes 3a, 4p, 5, 6 et 7. Voir *Otčet na Plovdivskata mazka gimnazija «Alexandre I» za ucebnata 1896/97 godina*, Plovdiv, 1897, s. p.

²⁵ *Iubileen sbornik na Parva Sofijska mazka gimnazija*, 1879-1904. Sofija, 1904, p. 43.

²⁶ Voenno-istoriceski arhiv (Archives militaires bulgares) Dossier 1521-1-50, f. 121. Cf. *Voennoto na N. V. Uciliste ot osnovavaneto mu do dnes, 1878-1934*, Sofija, 1934, p. 403.

Pasteur l'un des aspects les plus traités dans ses correspondances. À part cela, il proposait au public des récits très intéressants sur la vie quotidienne et sur l'ethnographie des Bulgares.

Une fois arrivé en Bulgarie, Jacques Pasteur entra en relations avec les intellectuels bulgares à Plovdiv, puis à Sofia, mais aussi avec les Suisses travaillant dans le pays. Devenu membre actif de la Société suisse de Sofia, il participa régulièrement non seulement à ses réunions, mais aussi aux manifestations de ses compatriotes. Nous nous permettons de proposer à l'attention des lecteurs quelques témoignages de Jacques Pasteur tirés de ses correspondances publiées dans la *Tribune de Genève*, sur la vie des Suisses en Bulgarie (voir annexe).

Le travail de Jacques Pasteur comme professeur et journaliste fut rendu difficile, au début des années 1890, par la grave maladie (tuberculose) dont il était atteint. En janvier-février 1893, son état de santé s'aggrava. Comprenant cela, ses amis le firent entrer à l'Hôpital international de Sofia²⁷. Mais il était trop tard. Jacques Pasteur mourut le 3 (15) mars 1893 à Sofia²⁸. Dans la nécrologie publiée à cette occasion, un journal de Sofia écrit à son propos : «D'un caractère jovial, franc et foncièrement honnête, Jacques Pasteur comptait beaucoup d'amis dans le pays...»²⁹

Les obsèques de Jacques Pasteur furent magnifiques, d'après le récit d'un Suisse de Sofia³⁰. Le départ eut lieu à l'Hôpital international. En tête du cortège s'étaient placées la Société suisse et une délégation d'élèves de l'École militaire avec sa musique et drapeau. Le deuil était conduit par le commandant de cette école,

²⁷ Dans cet hôpital travailla pendant les années 1890 le docteur suisse Stierlin, l'un des fondateurs de l'école bulgare de la chirurgie aseptimique. Voir Rusev, M., *Iubilejna kniga. Istoriceski pregled na medicinskata cast i kniznina v Balgarija (1878-1903)*, Sofija, 1904, p. 71, 107.

²⁸ Deux jours avant sa mort, Jacques Pasteur a écrit à l'un de ses amis ces mots pleins de tristesse et de douleur «L'hiver ne veut pas finir ici en terminant ; un temps ! Un vent ! Tout cela m'est nuisible, je le sens bien. O, soleil ! Viens donc, mais reste ! Oh ! M'en sortirai-je de mon état ? J'en doute tous les jours plus fort. Enfin Dieu voudra bien être quelque peu miséricordieux», *La Tribune de Genève*, N° 65, du 16 mars 1893.

²⁹ *La Bulgarie*, N°501, du 16 mars 1893.

³⁰ *La Tribune de Genève*, N° 71, du 23 mars 1893.

le colonel Botef. Les nombreux amis et collègues du défunt accompagnèrent à pied et tête nue leur ami dans son dernier chemin. Jacques Pasteur fut enterré dans la partie du cimetière central de Sofia réservée aux étrangers à côté des tombes des deux enfants de Louis Roquerbe. Les principaux journaux de Sofia consacrèrent quelques articles à la mémoire de Jacques Pasteur et de ses funérailles. À cette occasion, le journal *La Bulgarie* pouvait constater «l'admirable esprit de concorde et de sincère solidarité dont les membres de la colonie suisse – du plus riche au plus pauvre – ont donné une nouvelle preuve en venant se grouper tous autour de la tombe d'un enfant de la noble Helvétie expirant loin du foyer paternel»³¹.

³¹ *La Bulgarie*, N° 502, du 19 mars 1893.

Annexe

Philippopoli, le 1^{er} août 1886 (*La Tribune de Genève*, N° 189, du 13 août 1886)

Les dernières maisons de Dermendéré sont adossées aux premiers contreforts des monts Rhodope qui s'élèvent brusquement en collines très hautes et très abruptes. J'allais oublier de dire que l'eau qui traverse la rue principale fait aussi aller les roues d'un grand moulin installé à la hongroise, dirigé habilement depuis plusieurs

années par un Bâlois, M. Krogg, qui a gardé de sa ville d'origine toutes les qualités de franche et cordiale hospitalité qu'on lui connaît. J'ai rarement vu un Suisse, qui malgré les longues années passées en Orient, ait aussi peu que lui oublié les bonnes habitudes de la mère-patrie.

Sofia, le 10 novembre 1886 (*La Tribune de Genève*, N° 274, du 23 novembre 1886)

J'ai traversé plusieurs fois la péninsule balkanique dans toute sa longueur, mais aujourd'hui je viens de le faire par un froid de 4 degrés au-dessous de zéro et mes souvenirs me cuisent tellement encore, que je crois devoir en faire part à vos lecteurs.

Parti de Philippopoli, dimanche matin, à 5 heures, en voiture découverte attelée de quatre chevaux de front, je me proposai d'aller en un jour et demi à Sofia et j'y suis arrivé. Il y a entre ces deux villes à peu près la même distance qu'entre Genève et Berne et cependant je l'ai franchie sans remarquer trop de fatigue dans l'attelage. Il est vrai que ces tours de force se payent à coups de napoléons, mais il n'en reste pas moins un certain respect pour l'automédon et une grande admiration pour les chevaux.

La route se dessine entre le Rhodope et les Balkans. À droite

beaucoup d'ossuaires, souvenirs de la guerre russo-turque. Puis l'on traverse sans s'arrêter le bourg Tatar-Bazardjik, bien qu'on soit déjà au 37^e kilomètre. Ce n'est qu'à deux lieues plus loin que le phétondji (cocher) juge bon de s'arrêter dans un han (auberge) pour tirer les oreilles à ses bêtes ; cela leur donne du courage, paraît-il ; mais je profite de ce drôle de pansement pour prendre un café turc. La halte dure à peine cinq minutes. Je remarque en passant une vieille forteresse en ruines. C'était autrefois une station militaire établie là par Trajan, reconstruite plus tard par Justinien. Elle était un jalon d'observation sur la route qui conduisait de Belgrade à Constantinople. J'aperçois devant moi la sommité du Alabac dans la chaîne du Despoto Planina. Ce n'est qu'à Vetren que l'on s'arrête pour la première fois. Et pas longtemps encore, une heure,

juste le temps de s'étirer les muscles. Le pays est d'une beauté rare. Nous traversons ensuite la porte du héros Marco, la *Marcova capia* ; j'aperçois sur les mamelons environnants des vignes et des troupeaux de chèvres, ou de moutons. Arrivé à l'endroit de la route le plus élevé, je me console avec un panorama magnifique. Nous sommes à Basilitza Héléjik : une vieille porte, datant des Romains, domine le paysage. Au loin le Rhodope et tout près la chaîne du Zrenagora. Cette antiquité et, au loin, au-dessous de moi, la plaine de Roumélie, m'amènent naturellement à faire le contraste entre les souvenirs du vieux monde et cette province qui maintenant défraye à elle seule toute la politique. Un panorama semblable dédommage de bien des misères et de bien des cahots. La route traverse ensuite un endroit des plus pittoresques. Les trois frontières, turque, rouméliote et bulgare, y confinent et la place a semblé favorable aux brigands qui peuvent de la sorte exercer leur industrie dans un pays et se réfugier dans un autre.

À quatre heures de l'après midi on arrive à Ichtiman, village assez important, à 90 kilomètres de Philippopoli. Il faut y passer la nuit. Je vois le Mont Rilo, une des plus hautes sommités de la Zrenagora, d'où la Maritza prend sa source. Entré de bonne heure dans ce bourg, j'ai la chance d'assister à des épousailles. La fiancée, couverte de fleurs et de plaques de métal, parcourt les rues précédée de la jeunesse des deux sexes. On commence le «horo», danse éminemment

slave. M. Karavelof, qui avant d'être politicien était publiciste, parle ainsi de cet amusement qu'on appelle «kolo» en serbe et «labyrinthe» en grec :

En avant sont les garçons, derrière eux les jeunes filles qui sont fiancées, puis les jeunes femmes, les petites filles et les enfants. Tous se prennent à la ceinture et forment un demi-cercle. Le joueur de flûte (*gaida*) se place au milieu et avec lui quatre ou cinq des meilleures chanteuses. Quelquefois elles chantent seules, et quelquefois le choeur, après elles, répète chaque vers...

Dans ce pittoresque Ichtiman j'ai encore le bonheur d'obtenir, non sans peine, un bifteck de chèvre, tout ce qu'il y a. N'importe, cela ne m'empêche pas, au matin, de remonter gaillardement en voiture. Les ruisseaux qui longent le chemin sont gelés. À 9 kilomètres plus loin, je remarque une borne placée sur la ligne du chemin de fer en construction (voie Constantinople - Philippopoli - Sofia - Belgrade - Vienne), qui m'apprend que maintenant j'entre en Bulgarie.

La course vertigineuse des chevaux me permet toutefois d'aviser des femmes bulgares travaillant aux terrassements. Leur costume national est très original, un seul jupon de «*shaïak*» (laine du pays), un grand garibaldi bleu, un voile pendant derrière la tête, les cheveux tombant en tresses, des sandales en peau de boeuf non tannée. Franchement je suis obligé de reconnaître combien laborieuse est la race bulgare.

Les travaux du chemin de fer

aboutissent aujourd'hui à la station de Vakarel. La route devient de plus en plus abrupte et difficile ; enfin j'aperçois Sofia dans un lointain brumeux ! Nous sommes à Iénihan (nouvel hôtel). Deux heures de repos pour les chevaux. Je m'ingurgite à contrecœur une soupe à la chèvre, mais que faire ? Le cocher, il ne parle que le turc, me raconte que les ruines devant lesquelles nous sommes étaient une église bulgare détruite par les Turcs en 1876. De Iénihan le chemin devient meilleur. L'on descend presque toujours jusqu'à l'Isker, une toute petite rivière venant de Rilo et qui passe à 12 kilomètres de Sofia ; c'est le seul cours d'eau qui traverse les Balkans pour aller se jeter dans le Danube.

Le mont Vitosh se dresse majestueusement à notre gauche. Près de là sont les mines de fer de Samakoff et des mines de charbon.

Nous passons ensuite devant le village de Lausanne (sic) et traversons un peu plus loin le hameau de Hermanzi. C'est le dernier.

Une demi-heure après j'étais à Sofia. Je n'avais pas vu cette ville depuis une année. On y a construit de beaux édifices : la Sobranié, d'un style coquet et simple à la fois, semble défier sa voisine, une vieille mosquée en ruine. L'école militaire où se trama, comme on sait, le dernier coup d'État. Plus loin le palais ; triste, il semble attendre un amateur. En tout cas la portière (je veux dire l'Europe) n'a pas encore été avertie.

Peu de villes pourraient rivaliser avec Sofia au sujet des jardins.

Celui du prince est splendide, et le jardin public ne le cède en rien à votre Jardin anglais. Il y en a un autre plus grand encore ; il sert aussi de pépinière. Le jardinier, un Appenzellois, M. Naef, a trouvé là une terre excellente, même trop, où prospèrent de jeunes arbres qu'il a fait venir de Bucarest, ainsi que les fleurs et légumes sortis du magasin de M. Cardinaux. Les journaux bulgares ne tarissent pas d'éloges sur l'intelligent directeur de cette plantation de 120 mille mètres carrés : c'est assez dire, car il ne rentre pas dans les habitudes de la presse bulgare de faire des compliments aux étrangers.

En ville, le calme règne, mais l'on s'attend d'un moment à l'autre à une grosse nouvelle venant de Tirnova. L'agence Havas nous a communiqué aujourd'hui que l'Assemblée a élu et acclamé le prince Valdemar. Reste à savoir si cette Altesse veut goûter du trône de Bulgarie et encore si elle plaît à l'Europe.

On a enterré aujourd'hui un sous-lieutenant d'artillerie, M. Tsanof. La musique joue des airs funèbres auxquels des coups de canons répondent. La cérémonie ne manque pas de solennel.

Pour ce qu'il s'agit du militaire, on fait bien les choses en Bulgarie. Les rues sont sillonnées par une foule d'officiers. Leur costume, ils l'ont emprunté aux Russes, est flambant neuf et luisant. Pas une tache sur les tuniques, pas un défaut dans la buffleterie et les gants d'un blanc immaculé. Mais ce qui leur manque encore, c'est l'élégance militaire. Il n'y

a pas chez eux la raideur martiale, corsetée, serrée de près et archi-bouclée du grenadier prussien, pas plus que le laisser-aller très abandonné, mais aussi très étudié du Deutschmeister autrichien portant son uniforme avec le chic d'un gommeux quelque peu clerc.

Il est bien naturel aussi qu'il ne faut pas être exigeant pour des

officiers jeunes issus comme par miracle en Bulgarie après San Stéfano. Ils n'ont pas encore eu le temps de se militariser complètement, mais ils n'en ont pas moins brillé à Tzaribrod et à Slivnitza. On peut ne pas avoir le dégagé du zouave ou le galbe du chasseur de Vincennes et cependant faire son devoir.

Sofia, le 30 juin 1887 (*La Tribune de Genève*, N° 157, du 8 juillet 1887)

La Bulgarie, pour être moins fertile que la Roumélie, ne lui cède en rien pour le pittoresque et les beaux points de vue. Les quelques Suisses qui sont à Sofia ne perdent jamais l'occasion de les visiter le plus souvent possible. Dimanche dernier avait été désigné pour la fête annuelle du *Schweizerverein*, et l'on avait décidé de prendre comme but de la promenade le romantique hameau de Vladaia, à 15 kilomètres de Sofia. Le prince de Battenberg aimait ce site enchanteur ; on lui avait même une fois, il y a quelques années, servi un dîner de 6000 francs.

Presque tous les membres de la société avaient tenu à prendre part au pique-nique helvétique. La place, où était dressée une longue table, était entourée de hêtres et de saules contre lesquels on avait cloué l'écusson et le drapeau de chaque canton représenté.

Schaffhouse l'était par un serrurier ; Thurgovie par un commun ; St-Gall par un ingénieur et par une

demoiselle charmante, mais danseuse enragée ; Appenzell par le jardinier de Sofia, marié à une Genevoise ; Zurich par deux architectes ; Glaris par un marchand de fer et de ciment ; Lucerne par un ingénieur en voyage de noces ; Berne par un tapissier-carrossier ; Fribourg par un dessinateur, marié à une Vaudoise ; enfin, Genève, par un ingénieur gouvernemental, président de la Société, et par votre correspondant.

Le temps était au beau ; les cloches de la cathédrale de Sofia tintaient en un joyeux carillon quand je me mis en route à 10 heures et le soleil dorait de ses rayons déjà brûlants le dôme effrité des mosquées.

Au sortir de la ville, nous passons devant un monument élevé à la mémoire d'Alexandre II, le czar libérateur, comme on l'appelle en Bulgarie. Puis, pour éviter les pierres de la chaussée, la voiture s'engage sur le camp de manœuvres destiné pendant l'été à l'École militaire. Non loin de là, se trouve la colossale brasserie Tripkovitch,

installée par un Serbe qui se distingua lors de l'insurrection contre les Turcs par les millions de cartouches et les canons qu'il fit généreusement parvenir à ses compatriotes.

À 7 kilomètres de Sofia, nous traversons le gracieux et coquet village de Bali-Effendi, à l'entrée d'un défilé formé par les montagnes du Ludun et le superbe groupe syénitique et porphyritique du Vitoch qu'escalada Hochstetter en 1869. Il y a dans ce village l'Isla-Hané, fondé par Midhat-Pacha, dans lequel des orphelins de toute nation étaient initiés à différents métiers, spécialement à la préparation rationnelle des cuirs. Le drap d'uni-forme du corps des zaptiés était exclusivement tiré d'une vaste usine contiguë à l'orphelinat et dont les machines ainsi que les chefs d'ateliers étaient deman-dés soit à la Moravie autrichienne, soit à la Belgique.

Cet endroit possède encore une fabrique de spiritueux et de beaux pâturages. La ferme et le domaine du prince sont tout près, installés sur un pied grandiose, avec volières, piscines, porcheries, vaches et taureaux suisses (les Bulgares appellent en abrégé ces derniers, des Suisses).

Nous entrons ensuite dans le défilé, ou plutôt dans une gorge profonde flanquée de collines presque abruptes, émaillées néanmoins de troupeaux de moutons et de porcs au poil de sanglier ; un petit torrent se précipite dans le fond, se traçant son chemin à travers la mousse, les aulnes et les saules. Le paysage est vraiment superbe. Pour se rendre au lieu même de la fête, les voitures sont obligées de traverser une rivière. Les cochers

préfèrent cela aux ponts, car leurs chevaux se rafraîchissent ainsi et l'estomac et les jarrets.

Tout le monde était déjà arrivé ; il est onze heures. Un grand écusson surmonté de deux immenses drapeaux frappe les yeux et réjouit le cœur. Autour de la croix fédérale sont inscrits les mots : *Einer für Alle, Alle für Einen*. La jeunesse des environs est massée tout autour de nous ; quelques jeunes gars sont perchés même sur les pierres arrondies du torrent.

Ils surveillaient, je pense, les quatre tonneaux de bière qu'on avait confiés à ses flots rageurs. Un harmonica se fait entendre : quelques tours de danse et l'on se met à table à midi moins dix, mais sans absinthe. Chaque famille avait apporté des victuailles. Mme Naef, avec un talent à la hauteur de son aimable obligeance, les avait disposées pour le mieux, et leur variété ne contribua pas peu au grand appétit des convives. Il y a avait là du Pantagruel et du Lucullus, car la table, un peu vermoulue, il est vrai, pliait presque sous le poids des provisions. Après avoir débuté par une pyramide d'écrevisses, un seau de tripes et des platelées de volailles, on fit encore honneur à la fin à une baignoire de pudding au rhum, et les barils de se vider gaiement pour humecter ce gueuleton. Les toasts furent brefs. On parle de la patrie et de la Bulgarie. Pour ce qui me concerne, j'ai trouvé que l'on a trop ingurgité et pas assez pensé à la beauté du panorama : au-dessus de nous des rocs énormes, et de l'eau tombant en cascades ; au-dessous, encore de l'eau en pierres, mais aussi des pelouses verdoyantes, des champs de céréales et loin, bien loin, des

avantages dessinant leur croupe dentelée dans le bleu profond du ciel. Je pensai au Jura, mais les sons langoureux de l'harmonica coupèrent court à mes méditations naissantes, et la danse de faciliter une digestion sur laquelle j'avais des doutes. Une chaleur horrible, un soleil de plomb, les rochers blancs, qui ont l'air de ne réfléchir à rien, nous envoient méchamment en plein visage des bouffées d'étuves. N'importe, on saute, on rit, on chante, et surtout la bière coule, même hors des verres. Deux Bulgares qui nous avaient accompagnés (dont l'un M. Dobref, a pris à Genève son grade de docteur en chimie) sont émerveillés et s'invitent d'avance à toutes les réunions futures de la société suisse.

Pour compléter le pittoresque, un grand troupeau de chèvres vient nous rendre visite. Nous l'en remercions en criblant les barbes blanches de croûtons de pain. Il faudrait là le pinceau d'un Burnand.

Un paysan vint ensuite, portant en guise d'escarcelle une tablette où était peinte grossièrement

Sofia, le 9 janvier 1889 (*La Tribune de Genève*, N° 13, du 16 janvier 1889)

C'était jour de Noël pour les Slaves, et Dieu dans sa toute-puissante clémence avait servi à ses peuples danubiens un temps de choix. On aurait dit un jour de petit printemps, où la saison s'est subitement détendue, où une impression de jeunesse et d'espoir semble souffler dans les branches nues des arbres, dans les nuages blancs qui

l'image d'un saint, le patron du lieu. L'argent qu'on lui donne servira à l'achèvement d'une mignonne petite église cachée entre des hêtres.

Le soir arrivait et quand le soleil rouge disparut derrière les montagnes de la Macédoine, bien des cœurs soupirèrent. Le temps s'était trop vite écoulé. Mais il fallait penser au retour, car la route est dangereuse ; on fixa à la hâte les oriflammes aux lanternes des neuf voitures et à la première le drapeau de la société, qui majestueusement déployé, flottait flamberge au vent. Les phétondjis avaient grand-peine à maîtriser leurs chevaux excités par le bruit et par la couleur des bannières ; cependant le défilé des Suisses de Bulgarie, accompagné d'airs nationaux, rentra sans encombre dans Sofia, l'ancienne métropole de la Thrace.

courent sur le bleu pâle du ciel. Mais malgré ce redoux et ce semblant de renouveau, ne restons pas dehors et entrez avec moi dans la grande et belle salle de gymnastique du *Turnverein* de Sofia et voyons ce qui s'y passe.

Un grand sapin, chargé de dorures comme un livre d'étrennes, de noix, de fondants glacés, de bougies sert

de point de mire aux regards chauds d'un grand nombre de familles bulgares, car cet arbre est destiné à réjouir les petits cœurs des enfants de la première école enfantine bulgare ; c'est assez dire qu'on avait raison de mettre une certaine importance à la chose.

Rien ne manquait à cette fête, pas même les discours, car Mlle Mottu, de Genève, que le gouvernement bulgare, dans sa sollicitude pour ceux qui peuvent lui être utiles, a appelée à grands frais à Sofia pour y établir des jardins d'enfants, s'avance et attend que le silence se fasse pour débiter un speech de circonstance. Mlle Mottu, en robe bleu-marine, était ravissante avec ses joues rose-nature, mais qu'empourprait légèrement une émotion bien compréhensible, car si toutes les dames étaient des Gambette, il y aurait trop de monuments à élever et grève des ouvriers-fondeurs de bronze.

Notre inspectrice danubienne s'excuse de ne savoir assez le bulgare pour servir un boniment en langue du pays, aussi se contentera-t-elle de rendre en français hommage au ministre de l'Instruction publique, M. Jivkof, qui a eu le premier l'idée des écoles enfantines et les a introduites en Bulgarie à l'instar de celles de la rue de Chantepoulet ou du boulevard James-Fazy que bien vous connaissez.

L'orateur aux joues roses espère qu'il a acquis complètement la confiance des pédagogues balkaniques et des parents ; cela est indispensable pour mener à bien l'œuvre commencée,

de même que pour faciliter la tâche de la directrice, les mères de familles doivent être sincèrement et cordialement ses conseillères et amies.

Sur ce, l'orateur en bleu-marine remet à une de ses sous-maîtresses, Mlle Michailoff, le soin d'expliquer en dialecte indigène ce que c'est que la méthode Froebel. Cette jeune miss, dans une toilette noire des plus correctes, ne manque pas de joliesse, il n'y a rien d'assotté sur son visage exsangue particulier à sa race, et ses yeux noirs étincelants comme ceux des riveraines du Guadalquivir ne dénotent ni l'hébétude ni le moindre embarras. Son discours préparé de longue main et bien appris par cœur me fait un peu l'air d'avoir préalablement passé par les mains de messieurs les pédagogues du ministère, mais je passe là-dessus et ne m'en rapporte qu'à la bonne impression que fit sur l'auditoire notre orateur aux joues pâles.

Les dames présentes ont eu tort de ne pas applaudir plus frénétiquement ; quand une salle n'est pas suffisamment chauffée, il est très hygiénique d'enlever ses gants, celles qui en ont, et de se frapper à tour de bras les deux paumes ; on évite ainsi les rhumatismes articulaires des épaules.

Puis on met le feu à l'arbre, je veux dire aux bougies, et l'on fait entrer les enfants. Ils sont soixante environ, bien emmitoufflés ; ils ne nous montrent que les yeux ravis, un bout de nez mis de belle humeur par le frisquet, et aussi des joues rouges, mais

de plaisir, cette fois, d'étonnement, de surprise. Les innocents, ils sont encore, heureusement pour eux, de ceux qui n'ont jamais vu, ni su, ni connu. *Tchista rabota !* s'écrient-ils dans leur joie (Très joli !).

Le ministre de l'Instruction publique se fait attendre, il se fait excuser par son épouse. On délivre des bonbons glacés aux babies pour les réchauffer et l'on commence à exécuter des marches et former des rondes empruntées au Recueil de Chants et Jeux, réunis avec accompagnement de piano par Mme Adèle de Portugal bien connue à Genève.

Les parents restent émerveillés, ahuris, épatés, à la vue de ces productions qui réussissent sans le moindre accroc et prouvent bien le dévouement qu'apporte Mlle Mottu à la cause des jardins d'enfants bulgares. En sera-t-elle récompensée, comme elle le mérite, j'ai été payé pour n'en rien dire.

Au nombre de ces soixante minois si frais et si roses, un surtout se distingue par son air éveillé et intelligent, il suit le pas aussi rigoureusement qu'un vieux grenadier de Napoléon 1^{er} et chante avec plus de « furia » que les autres la mélodie populaire :

Qui vient à ma fenêtre ?
C'est l'oiseau messager.
Il m'apporte une lettre
À moi pauvre étranger...

Cette petite bambine de cinq ans tout au plus est sans doute la meilleure jardinière. Faut-il s'en étonner puisque Mlle Emma Ramus (puisque'il faut appeler ce petit prodige par son nom) est originaire de Lully sur Morges par sa mère et de Fribourg par son père.

Ce que les petits Bulgares avaient sur eux de naïf... d'hésitant, de gauche, la petite Fribourgeoise l'avait laissé à la porte, et, en vraie fille de Guillaume Tell, elle trottnait dans ses mignonnes bolsinas d'une façon à rendre jaloux les mânes des mignons d'Henri IV ou les cadets de l'école militaire de Sofia.

Enfin, M. Jivkov daigne faire acte de présence ; il connaît la politesse, paraît-il, puisque son premier soin est d'aller serrer chaudement (nous sommes en hiver) la main à Mlle Mottu en la complimentant on ne peut plus. On recommence les jeux pour son propre respect, l'entrain des enfants n'accuse aucune fatigue, et quelques instants après, M. Stambouloff, premier ministre, en compagnie de son beau-frère, alter ego et sosie, M. Moutkouroff, fait son entrée. Nouvelle édition de rondes et de marches. Cela plaît singulièrement au ministre de la Guerre, M. Moutkouroff, qui admire les mouvements qu'exécute avec harmonie et ensemble une petite armée qui n'émarge pas à son budget.

Sofia, le 4 juin 1889 (*La Tribune de Genève*, N° 135, du 9-10 juin 1889)

Depuis la gare de Sofia on a tracé dernièrement une longue chaussée de 30 mètres de large aboutissant après deux kilomètres aux casernes de Vitoch et se terminant comme dans un décor aux buissons du Kourou-Baglar, sorte de jardin où le cordeau n'a jamais été tiré, ce qui n'a pas empêché le lilas d'y croître auprès du cerisier, ni le liseron de s'endormir au bras des églantiers. Le tracé de cette grande artère a nécessité la destruction d'un grand nombre de maisons, que dis-je, de huttes et de taudis ; la partie technique de ces trouées était dirigée par des ingénieurs suisses, tels que MM. Aug. Patru de Genève, M. Comte de Romont et ce n'était point une sinécure, car par les chaleurs actuelles, la saleté des juifs, l'absorption de l'ail et de l'oignon, je vous assure que les narines helvétiques

de ces messieurs ne se faisaient point l'illusion d'être chez Ribanac. L'un d'eux m'assurait même qu'il ne se trouvait pas toujours en sécurité quand il opérait avec ses figurants et ses instruments dans tel ou tel pâté de masures, les gens lui envoyaient quelquefois des œillades qui n'avaient rien d'Ophélie ou de Desdémone, et qui semblaient le maudire et le vouer à tous les diables de l'enfer slave, et cela pour être venu les déranger dans leurs cloaques où leurs familles s'étaient perpétuées peut-être depuis le temps où l'Espagne fit son édit de Nantes. On confondait l'ingénieur avec la municipalité, les techniciens avec le maire qui, en homme éclairé qu'il est, en édile accompli, s'est voué depuis deux ans bientôt à l'assainissement de la ville.

Sofia, le 16 juin 1889 (*La Tribune de Genève*, N° 153, du 30 juin - 1^{er} juillet 1889)

Les Suisses qui sont à Sofia ont pu, dimanche dernier, se rendre compte *de visu* des solides qualités du paysan du Danube, en célébrant leur jour de sortie annuelle au hameau coquet et riant de Vladaya, à 15 kilomètres de la capitale bulgare. Le temps était pluvieux, de gros nuages noirs couraient tristement sur le sommet du Vitosh, semblant lui mettre un bonnet de pope, mais les Suisses ne s'inquiètent pas de cela et ils partent précédés de quelques membres plus

dévoués et d'un ingénieur genevois à cheval chargés d'arranger la place du pique-nique, de fixer le drapeau, de clouer l'écusson. etc.

Je partais moi-même à neuf heures en compagnie d'un Veveysan et d'un Fribourgeois, gaillards un peu apathiques et qui paraissent faits sur commande pour l'Orient, où rien ne presse, comme vous savez. Notre automédon, bien calé sur son siège, sifflotait quelques gammes décousues sans penser le moins du monde ni au

binôme de Newton, ni aux monades de Kant, et ses deux rosses, encore plus rêveuses que lui, traînaient leur véhicule avec un flegme parfait. C'est à peine si de temps à autre le fouet daignait se baisser jusqu'à elles, les faisant pour une demi-minute sortir d'une torpeur où elles retombaient aussitôt.

Nous avons ainsi le temps de voir tout à notre aise. À droite la voiture s'engage sur un terrain tendre qui sert de camp à l'École militaire. Les tentes sont propres et spacieuses, les unes en toile, les autres en pisé, ou encore en planches. L'ordre est parfait : un silence presque glacial y règne, bien que les cadets s'entrecroisent, allant et venant en tous sens et marchant par petits groupes. Un de mes compagnons de route m'assure qu'il y a beaucoup plus de discipline chez le soldat bulgare que chez le Suisse : je n'insiste pas, naturellement, car quand un Vaudois prétend qu'il a raison, le Genevois a tort d'avance : et puis ces beaux gars représentent si bien avec leur veste blanche et ceinture rouge, leur démarche est si martiale que mon drougar pourrait bien ne pas se tromper.

Des paysannes accortées et court vêtues descendant à la ville dans leurs plus beaux atours, je veux dire dans un jupon brodé par elles-mêmes, des opinkis de peau de buffle, une lourde ceinture de métal, des colliers de vieilles monnaies sur la tête, dans les cheveux et sur le dos, et pour relever cette ferraille une fleur rouge presque toujours, fixée sur le sommet du chef

d'où pend un voile d'une blancheur immaculée jeté avec assez de chic sur les épaules et flottant sur les vertèbres. Quelle bonne mine elles ont ! Une pomme d'api serait leur miniature fidèle à l'échelle d'un millième car ces villageoises ont un teint à rendre jalouse la reine Victoria. Quelle santé luit sur ces pommettes saillantes, sur ces lèvres fortes, et dire que ces belles couleurs ne durent pas et qu'aussitôt après leur mariage ces demoiselles, j'allais dire ces belles plantes se penchent sur leur tige, se fanent et vieillissent rapidement sous le poids des travaux auxquels leur mari les soumet et qu'elles accomplissent sans jamais se plaindre, quoique chargées d'une troupe d'enfants en tuyaux d'orgues. L'excès de la peine est l'unique cause de cette vieillesse précoce : mais elles sont jeunes encore celles que nous voyons passer, les cadets le savent eux aussi, et plus d'une est arrêtée par eux sous prétexte, je pense, qu'elle est la sœur d'une amie, qu'elle est du village, qu'elle sait le nouveau s'il y en a, et aussi sous le motif bien plausible de pouvoir lorgner quelques instants plus à l'aise une amie qu'on n'a point oubliée et qu'on retrouvera peut-être à l'expiration du service militaire. Il y a bien quelque chose comme cela ou dans ce goût-là, car quelques-unes me font l'air d'être d'un rouge vif jusqu'aux oreilles. Que diable peuvent-ils bien leur raconter, ces iounaks, pour faire ainsi baisser les yeux à ces tourterelles ? Heureusement, ou malheureusement pour elles, leur mère, qui ne marche pas si vite, a regagné son retard et rejoint ses filles,

leur portant ainsi un secours qu'elles ne demandaient pas, j'en suis sûr. Ces mamans ont peut-être trente-huit ou quarante ans, mais on leur en donnerait bien soixante et plus, tellement le front est ridé et la bouche plissée en rictus qui n'en finissent pas, se ramifiant en tous sens sur le visage, le faisant ressembler ainsi à une pomme cuite.

Nous laissons enfin le camp derrière nous et traversons le village de Bali-Effendi, bien connu pour ses eaux thermales, son site charmant où l'on passe volontiers quelques mois en villégiature, et la ferme princière de Garibagne où les taureaux de Schwytz ruminent bêtement avec la satisfaction d'être les seigneurs et maîtres de tous les troupeaux des environs.

On s'éloigne : le soleil essaie, mais en vain, de percer les nuages, ce n'est qu'une fausse alerte, il ne nous donne qu'une impression de fraîcheur qui s'étend pesamment sur les coteaux. Le phaéton s'engage dans les gorges du Lulun par où passe la route de Macédoine : le paysage est ravissant, à droite et à gauche des collines presque à pic nous surplombent, un ruisseau bruyant et plus gros que de coutume fait rage au talus du chemin ou bien s'écarte un peu et dissimule sa course entre les saules et des aulnes : il court, il chemine, nonobstant de gros blocs de granit qui obstruent son lit. Plus loin les flancs du défilé s'ouvrent et les hauteurs sont moins abruptes, des troupeaux de moutons silencieux paissent tout là-haut au milieu des broussailles et quelques champs formant clairière où l'on voit fort

distinctement des pavots mariant leur couleur éclatante à celle plus douce et plus poétique des bleuets. Oh ! que j'aimerais gravir ces coteaux fortunés et me vautrer comme le sous-préfet de Daudet dans ces herbes épaisses et fleurant bon.

Dieu ! qu'on doit y être bien même sans avoir de discours à préparer : j'y aurais écrit cette lettre à la Tribune, qu'elle s'en fût bien mieux trouvée en reproduisant sur le vif les émotions à mesure qu'elles se produisaient.

Nous passons un pont sans culée, ce n'est pas Eiffel qui l'a fait, mais il n'en est pas moins solide, il me rappelle celui de Menoge. Le torrent est à notre gauche maintenant, la pente est plus rapide et il fait du scandale, mais depuis si longtemps, paraît-il, que tout le monde y est habitué et que même les timides martins-pêcheurs ne se gênent pas pour faire entendre de douces querelles dans les églantiers qui bordent les deux rives. La route assez bien entretenue, est dangereuse en certains endroits, le torrent l'a ravinée d'en bas et d'en haut, les pluies l'ont endommagée, n'importe, nous ferons notre possible pour ne pas passer là de nuit.

Le défilé s'élargit graduellement, il se fait vallon, et entre deux déclivités boisées il s'étale dans une couche élégante comme le dit Mme Henry Gréville.

Nous quittons la chaussée, traversons le ruisseau, l'eau mouille le ventre des chevaux et les pieds des voyageurs, et nous nous engageons dans un chemin vicinal entre deux prairies

où les foins sont hauts déjà : le soleil luit par éclaircies, si peu cependant que les grandes camomilles tournées vers lui le regardent sans cligner des yeux. Nous rencontrons le premier moulin minuscule de Vladaya, le torrent s'est tu, et l'eau paresseuse, retenue par une vanne primitive, semble dormir sous le vol rapide d'un millier de libellules, et de l'autre côté le moulin travaille. La lourde roue moussue, verdie par endroits, presque noire, tourne avec lenteur, en faisant égoutter une pluie de diamants. La vieille meunière en cotillon court, sanglée dans un garibaldi écarlate sur lequel tombent des cheveux teints comme des œufs de Pâques, se tient assise sur le pas de sa porte, elle lève la tête et d'un air indolent regarde passer les arrivants ; les enfants ouvrent leurs yeux et rient : un chien maigre comme une carcasse de pendu oublié aboie montrant des dents plus blanches que celles de sa propriétaire, les poules caquettent près du *prag* et picorent le grain tombé de sacs trop pleins.

Deux coups de collier encore et nous voilà arrivés à une place carrée formant île au milieu du torrent qui s'élanche de la montagne. Quelques gros hêtres poussés là je ne sais comment protègent l'endroit des assauts de l'onde écumante, où pour le moment cinq tonneaux de bière nagent avec un certain air de baleines naufragées. Tout près une demoiselle active et dévouée lave des pommes de terre qu'on fera cuire avec des oignons et de la viande. Cette servante improvisée n'est autre que Mlle Mottu de Genève, la semaine directrice de jardins d'enfants et le

dimanche prouvant encore qu'elle connaît les règles de la méthode Froebel, à voir comme elle manie avec art ces têtes de tubercules. Elle aura fort à faire, notre marmitonne, car il n'y a que deux dames en tout et quand la danse commence, leurs jambes sont soumises à une rude épreuve. Heureusement que vers midi une Zurichoise arrive avec une gaieté et un entrain à faire honte au soleil qui persiste à bouder.

L'on se met à table : tous les pique-niques se ressemblant, je n'ai donc rien à dire de celui-là si ce n'est que l'appétit était tellement pantagruélique que l'on dévora tout ce qui avait été apporté sans rien laisser pour le soir et que deux barils de bière jonchaient roide-morts : on fut obligé l'après-midi d'acheter un mouton aux paysans pour trois francs et le compte de la pauvre bête fut vite réglé. Quelques toasts furent servis au dessert, je ne m'y arrêterai pas, car ce sont toujours les mêmes, toujours empreints du plus pur patriotisme, du tous pour un et pour tous ou vice-versa. Je beuglais mes hourrahs à la patrie, mais mes yeux étaient fixés sur des groupes charmants de paysans et paysannes endimanchés, dansant avec bonheur tout autour de nous : ils étaient bien une centaine et une seule musette suffisait à mettre tout ce monde en mouvement. Le rythme et la cadence observés scrupuleusement donnaient à ce simple horo national le cachet d'un corps de ballet évoluant d'après les règles exactes et minutieuses de Terpsichore.

Mais le ciel noir, nous dansons nous aussi, mais nous nous attendons à un contre-temps ; en effet vers les cinq heures une trombe d'eau nous surprend sans nous étonner et c'est un sauve-qui-peut général. Le hameau est tout près et l'on se réfugie dans la cuve réfrigérante d'une petite fabrique d'alcool de grain ; nous attendons la clémence céleste, elle vient enfin, mais la partie était gâtée et le mieux était encore de rejoindre nos voitures. Juste à ce moment le soleil sort des nuages pour narguer notre déconfiture et

insulter notre malheur; je m'en moque moi aussi, car grâce à cette apparition inattendue un grandiose panorama s'était présenté à nous qui n'y pensions guère, et je me souviendrai longtemps de ces quelques instants où mes yeux éblouis purent contempler, dans toute sa fertile splendeur, la magnifique plaine bulgare, empourprée par un de ces soleils couchants qui font le désespoir des peintres, impuissants à reproduire sur la toile l'incendie d'un horizon.

Sofia, le 12 octobre 1890 (*La Tribune de Genève*, N° 246, du 18 octobre 1890)

Eh bien ! voilà que la Suisse est en rapport avec la Bulgarie, en attendant qu'elle aussi ait son représentant à Sofia, ce qui ne tardera pas, à supposer qu'elle s'occupe sérieusement de ses intérêts commerciaux, et voici comment : un arrangement commercial vient d'être signé cette semaine, entre le gouvernement princier et M. Lanel,

représentant de la République française. Cet arrangement provisoire conclu sur la même base que celui intervenu avec l'Angleterre et l'Allemagne s'étend également à la Suisse, dont les intérêts commerciaux sont représentés ici par la France. Ainsi donc, avis aux montres de Genève et aux broderies de St-Gall !

Sofia, le 18 février 1891 (*La Tribune de Genève*, N° 50, du 28 février 1891)

C'est dimanche dernier, enfin, qu'a eu lieu le bal de la cour, ajourné qu'il avait été en raison de la mort du prince Baudouin, proche parent du prince Ferdinand. Une foule compacte de 500 invités se pressait dans la salle des danses du palais décorée et arrangée avec un goût parfait par deux jardiniers suisses, l'un récemment

arrivé de Genève, et l'autre venu expressément du konak de Philippopoli, porteur de trois cents cotillons et de trois bouquets splendides dont on a admiré surtout la bienfaisance et la légèreté. Le châtelain-jardinier de Plovdiv, un bon Vaudois d'Aubonne, jouit depuis longtemps de l'estime de Son Altesse, qui ne lui marchandait pas

les marques d'approbation dues à son zèle et à son talent comme jardinier en chef du gouvernement bulgare. Mais je ne veux pas courir des bordées trop près de la modestie de ces deux compatriotes. Le coup d'œil qu'offrait

la salle était vraiment féerique, le prince avait fait les choses en grand comme toujours, et les dames avaient fait venir à cette occasion des meilleures maisons de l'Europe des toilettes qui leur seyaient à ravir.

Sofia, le 24 mai 1891 (*La Tribune de Genève*, N° 126, du 30 mai 1891)

La Société suisse de Sofia, comptant environ une trentaine de membres, tout compris, femmes et enfants, a pris aujourd'hui sa première envolée annuelle, s'étant donné rendez-vous au village de Boyana. J'ai écrit pour l'Annuaire de Bulgarie le commentaire suivant sur cet endroit.

Le village de Boyana est situé à presque huit kilomètres de Sofia ; pour cinq francs en temps ordinaire, c'est-à-dire tarifé, les phétondjis vous y mènent en trois quarts d'heure. Bâti au pied du Vitosh, ce superbe groupe syénétique et porphyritique qu'escalada Hochstetter en 1869, le village de Boyana attire les visiteurs par son bon air et sa fraîche température. Des moulins miniatures étagés les uns sur les autres jasant toute l'année. Sa vue est très belle : devant vous la plaine de Sofia, un peu monotone et privée d'arbres, qu'enferme au loin une chaîne de Sredni Balkans uniformes ; à gauche le village de Bali-Effendi Kniajewa sur la route de Macédoine, à droite la ville de Sofia bien assise sur un plateau à plus de 500 mètres au-dessus de la mer, et plus loin encore, toujours à droite, l'Isker qui serpente à travers des prairies et des céréales d'un vert à

désespérer les peintres. Plus haut que le village de Boyana, l'on s'engage dans une gorge assez raide, creusée par un torrent indiscipliné ; après une bonne heure d'ascension, l'on arriva à une cascade, une des plus belles de Bulgarie. C'est cette eau et cette force que la municipalité de Sofia utilise maintenant pour approvisionner d'eau la capitale. Si le touriste est courageux et quelque peu alpiniste, il grimpera plus haut encore et se reposera au monastère St-Panthéléimon, bien fait pour le dédommager de toutes ses peines.

C'est cette heureuse Thébaïde, ce gracieux, riant et coquet village de Boyana que le Schvizarsko Droujestvo (Société suisse) de Sofia a choisi cette année pour pique-niquer, danser, et, qui sait, pour penser aussi un peu ou tout au moins parler de la mère-patrie.

Nul doute que cette course ne réussisse, d'ailleurs il ne pourrait en être autrement, par le fait que la société a comme président un entraîneur de première force. M. Voegeli, de Linthal (canton de Glaris), président dont la serviabilité est ici proverbiale. Je crois qu'il y a à l'étranger peu de sociétés suisses qui puissent se targuer d'avoir

à leur tête un plus *galant'uomo* que l'est notre sympathique président à Sofia, mais je ne veux point ici blesser sa modestie et préfère vous parler, pour finir, de la belle cérémonie d'hier.

C'était la fête de SS. Cyrille et Méthode, dont je vous ai déjà parlé entre temps, ces deux pionniers, apôtres et pédagogues, prêcheurs ambulants qui dotèrent le monde slave de l'alphabet qui porte le nom de l'un d'entre eux et qui finirent l'un à Rome et l'autre comme évêque de Moravie.

Le monde des écoles est le plus enthousiaste le jour de ces deux saints et cela se comprend, néanmoins la population tout entière est aussi de la partie. Voici en raccourci ce que je voyais hier de ma fenêtre, place du Sobranié.

La veille déjà on avait dressé un plancher borné par quatre torsades de guirlandes, autour de piquets surmontés d'oriflammes aux couleurs nationales, blanc, vert et rouge. L'une après l'autre arrivent sur la place de piquets, les différentes armes ; les cadets se distinguent par leur bonne tenue et exécutent à la prussienne les ordres que leur donne le sympathique major Draganof. Il y a quatre musiques militaires sur la place. Les enfants des écoles arrivent en file serrée, et les parasols minuscules des petites filles font une heureuse diversion sur les casquettes blanches des militaires. La gendarmerie retient la foule. Les

pelotons acclament les majors qui arrivent, et le lieutenant-colonel Petrof, le plus capable des officiers bulgares, passe en revue ces différentes sections, au son de la musique alternant avec les tambours.

Le clergé arrive précédé de bannières coupées en trois, il se place dans l'enceinte à lui réservée et commence la bénédiction des eaux : tout le monde se découvre et les musiques jouent ensemble un air religieux. Les officiers se détachent de leurs compagnies et entourent l'enceinte consacrée. On exécute des cantiques d'une mélodie infinie. M. Stamboulof arriva escorté de gendarmes, la foule se masse toujours plus, la gendarmerie a peine à la contenir ; le Club littéraire en construction (M. Henri Meyer, de Fribourg, en est l'architecte) porte sur ses échafaudages des grappes humaines, la police eût dû empêcher cela, mais la curiosité est un péché mignon contre lequel la gendarmerie la mieux dressée ne pourra jamais rien, pas plus en Bulgarie qu'ailleurs. On entend vaguement les prières et invocations du clergé à travers le piétinement de la foule. L'après-midi la jeunesse scolaire avait rendez-vous au parc de la ville où la musique jouait et le soir, les gavroches organisent un cortège aux flambeaux avec haltes devant les maisons des gros bonnets de la capitale.

Camp de Kniajévo (près de Sofia), le 1^{er} septembre 1891
(*La Tribune de Genève*, N° 216, du 13 au 13 septembre 1891)

Je me rendais dernièrement à Philippopoli sur l'ordre d'un docteur qui m'envoyait sur les roches des Rhodopes en pleine canicule, et pus ainsi me rendre compte *de visu* des progrès accomplis par l'agriculteur de ces régions. Partout des champs de maïs, de pastèques appétissantes, de raisins mûrs depuis longtemps déjà, des meules énormes que le pied des chevaux foule pour les réduire en grains de blé de qualité supérieure. La misère et la disette peuvent exister en Russie, mais elles ne se présenteront jamais en Bulgarie. Et cette ville de Philippopoli que le père d'Alexandre le Grand bâtit sur des rochers abrupts, quelle magnifique apparition n'est-elle pas pour les étrangers ? Aux bords de la Maritza paresseuse et endormie, cette ville est à proximité des plus beaux sites de la Bulgarie, tels que la vallée des roses, Kasenlik, Gabrovo et le Gabrovski Monastère qui n'est rien moins qu'une merveille. De l'autre côté, des points à ne pas oublier, les coquets villages de Ferdinandovo, de Markovo, perdu dans des vignobles d'une luxuriante végétation, de Sotir, qui partage maintenant avec la ville de Philippopoli l'eau claire d'un ruisseau tapageur qui descend d'une gorge au pied de laquelle s'entassent des maisonnettes blanches et hospitalières, et enfin le ravissant hameau d'Izvor perché aux flancs giboyeux d'une montagne d'un vert profond. La ville de Philippopoli elle-même mérite une

visite des plus minutieuses, voire même un séjour de plusieurs jours. On commence à tracer de nouvelles rues, à construire des édifices à l'européenne, mais elle conservera longtemps encore son cachet spécial d'originalité. Les habitants qui se répartissent en Bulgares, Turcs, Grecs, Juifs et Tziganes vivent côte à côte dans la meilleure harmonie du monde sans penser à se nuire mutuellement. Un jour de marché à Philippopoli est un spectacle que l'on voit rarement, il a d'ailleurs tenté le pinceau d'un célèbre tchèque, M. Merkvitcka, un artiste qui a des mieux mérité de la Bulgarie en la faisant connaître à l'étranger par ses toiles prises sur le vif qui forment, on peut le dire, un kaléidoscope complet des mœurs et des costumes de la péninsule.

Une autre personne encore, qui a été la bonne fortune de cette ville, et que je tiens à citer encore une fois, bien que sa modestie en souffre chaque fois, est tout simplement un Vaudois nommé Lucien Chevallaz, si je ne me trompe, à la fois jardinier en chef du gouvernement et directeur du jardin de Son Altesse, auprès de laquelle il est mieux en cour, que plus d'un de ces messieurs que leur position ou leurs aptitudes ont appelés à faire partie de l'entourage du prince Ferdinand. Malgré un climat de feu, il a réussi à créer des oasis de verdure, des retraites parfumées où l'arôme des fruits de toutes espèces s'unit étroitement aux

effluves de fleurs de toutes sortes : tant de talent et de labeur ne devaient pas rester sans récompense, et dernièrement le ministre des Finances par un Prikase (29 juillet, N 939) décrétait que la pépinière créée par le Suisse de Plovdiv, porterait dorénavant le nom de «Pépinière Chevallaz». Attention déli-

cate qui fait autant honneur au gouvernement bulgare agissant en cette occasion envers un sujet étranger qu'à celui qui en était l'objet et qui, prenant à cœur les intérêts du pays qu'il sert, a réussi à faire lever de terre un immense plantage sans demander une stotinka de subside supplémentaire.

Sofia, le 20 mars 1892 (*La Tribune de Genève*, N° 74, des 27-28 mars 1892)

Mais je ne veux pas terminer ma correspondance d'aujourd'hui par une histoire de brigands. Je préfère mille fois vous raconter que, au nombre des décorations octroyées par le prince Ferdinand à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance, j'en ai enregistré deux avec un plaisir tout particulier. Celle remise à M. Amman, jardinier de Son Altesse Royale, un artiste dans la pure acception du mot ; d'ailleurs les serres qu'il dirigeait, il n'y a pas bien longtemps encore, à la campagne de Budé, au Petit-Sacconnex, ont toujours passé pour les plus belles et les mieux tenues du canton de Genève. Ce ne lui fut point un travail d'Hercule de transformer les serres du jardin princier en un petit paradis terrestre, malgré que, pendant plusieurs années auparavant, tout avait été abandonné à l'incurie de jardiniers pour rire, qui réussirent à ruiner presque complètement tout un capital de fleurs. Le souverain bulgare n'a pas tardé à constater que son nouveau gradinar était un heureux choix, à apprécier de si louables efforts, à les

récompenser en accordant de sa propre main la Croix du Mérite à son infatigable serviteur.

C'est aussi des propres mains de Son Altesse Royale que M. Auguste Ramus, de Fribourg, si je ne me trompe, des bords de la Sarine, en tout cas, a reçu une croix en récompense des services qu'il a déjà rendus à la Bulgarie. Le nouveau décoré, qui habite le pays depuis la guerre russo-turque, 1877-1878, a eu, dans les diverses charges qu'il a, nous le disent-ils en passant, toujours à la satisfaction de tous, a eu, dis-je, plus d'une fois l'occasion d'être utile au pays en dehors même du domaine de ses fonctions. Il est, à l'heure qu'il est chargé de la correspondance étrangère à la direction des Travaux publics, mais cela ne l'empêche nullement, quand le besoin s'en fait sentir, de poser la plume pour le pinceau, et de peindre de petites choses très réussies et consciencieusement traitées. Si j'étais indiscret, je dirais bien quelques mots encore d'une œuvre d'art et de longue haleine que ce Fribourgeois poursuit avec une

ténacité et un esprit de suite dignes de tous les éloges, mais je préfère en laisser l'heureuse surprise aux géologues, aux savants et à tous les amis du sol bulgare.

Comme on connaît assez mal l'Orient dans la vieille Europe ou du moins, comme on se fait sur la Bulgarie surtout une idée des plus fausses, je

tiens à spécifier ici que ces deux messieurs n'ont jamais rien fait pour obtenir cette marque de distinction due inopinément, on peut le dire, à l'estime que le prince a pour ces deux serviteurs et à rien d'autre.

Philippopoli, le 27 septembre 1892 (*La Tribune de Genève*, N° 235, du 2-3 octobre 1892)

L'exposition de Philippopoli.
- L'industrie bulgare. - Un peuple qui marche. - Conséquences des quarantaines. - La Bulgarie inconnue. - L'architecte suisse de l'Exposition. - Le jardinier d'Aubonne et les Jardins. - Un Vaudois officier. - Une Altesse qui s'y connaît.

Je sors de l'enceinte de la première Exposition nationale bulgare et m'empresse de vous faire part de mes impressions. Eh bien ! pour une première fois, pour un début, c'est réussi bien au-delà de toutes les espérances. J'ai entendu des personnages qui ont visité l'an dernier l'exposition de Prague m'assurer qu'elles lui préféreraient celle de Philippopoli, et cela dit sans chauvinisme. Quant à moi j'ai été surpris quelque peu devant tant de richesses accumulées par ce jeune peuple ; je le savais laborieux, opiniâtre, tenace même, s'efforçant avec un rare esprit de suite de perfectionner ses articles et ses produits, mais j'étais loin de penser qu'en si peu d'années il serait fait autant de progrès, et que son industrie

personnelle eût pu s'élever si haut et atteindre presque celle plus ancienne des autres pays de l'Europe. Et souvent ces objets sont l'œuvre de simples paysans n'ayant à leur disposition que des outils rudimentaires et primitifs, mais leur patience supplée à ce désavantage.

Plus d'un visiteur a été étonné à la vue de tel ou tel objet qu'on ne se serait pas attendu à voir sortir des mains de ces artistes inconnus : tout n'est pas parfait assurément, il manque quelquefois de la finesse, de la légèreté dans les produits exposés, mais n'oublions pas que les Bulgares en sont encore à leur première exposition, et qu'il ne faut pas trop demander ni trop faire de reproches à un peuple qui a débuté tout simplement par un coup de maître. Après quelques visites à tous ces kiosques et pavillons regorgeant de produits indigènes de bon aloi, l'impression générale qu'on retire est que le peuple bulgare marche à pas de géants à la suite de ses aînés qu'il ne tardera pas à rattraper. On peut prévoir d'avance ce que sera la deuxième Exposition qui aura lieu à Roustchouk

sur le Danube ; les Bulgares feront mieux encore, surtout tireront encore meilleur parti de leur industrie, sauront mieux disposer les kiosques et les articles dans les casiers des pavillons ; il y a un peu d'encombrement, d'entassement plutôt, mais ce n'est là qu'un détail sans importance : d'ailleurs, les exposants sont seuls coupables, pourquoi ne s'adressent-ils pas à temps à la commission ad hoc pour demander la place nécessaire et indispensable pour l'étalage de leurs objets. Encore une exposition et ces petits défauts auront disparu.

Ce que j'ai remarqué avec assez d'étonnement c'est l'absence presque totale des visiteurs étrangers, autrement dit d'acheteurs : il faut l'attribuer à la quarantaine de cinq jours imposée à Tzaribrod à la frontière bulgare. Choléra, voilà bien de tes coups ! L'influence de l'élément étranger aurait rendu les plus grands services à la Bulgarie, tous ces visiteurs n'eussent pas manqué à leur retour de colporter par toute l'Europe combien ce petit peuple inconnu hier, né d'avant-hier, a réussi en quelques années (malgré des déchirements politiques et les menées de toute sorte de la Russie) à s'élever à un tel niveau. Le peuple bulgare a tout à gagner à être connu tel qu'il est, aussi bien avec ses défauts qu'avec ses qualités, et pour cela MM. les voyageurs de l'Occident doivent se frotter à lui, se mêler un peu à ses affaires, entrer en relations avec lui, vivre même un peu sa vie simple et parfois patriarcale : ils se rendront ainsi facilement compte du tort que l'on a

eu jusqu'à présent de marchander des sympathies à un peuple qui les mérite tant.

Je vous parlerai en détail dans ma toute prochaine correspondance des richesses accumulées dans ces pavillons coquets et gracieux et en même temps de l'industrie bulgare en général ; pour aujourd'hui je terminerai en vous disant que c'est à un Suisse de Fribourg, M. Henri Meyer, architecte et artiste, que revient l'honneur d'avoir construit avec autant de talent que d'esprit artistique tous ces pavillons et kiosques, enfin l'exposition tout entière, et je vous prie de croire que la partie architecturale ne saurait prêter le flanc à la plus infime des critiques.

Une autre chose, encore dans cette exposition et qui a excité l'admiration générale, c'est le parc qui, en lui-même, est purement et simplement un chef-d'œuvre. Le jardinier qui l'a créé est M. Lucien Chevallaz, un sympathique Vaudois d'Aubonne, le premier jardinier de tout l'Orient, au dire de quelques Bulgares, qui n'ont cependant pas l'habitude de faire des compliments aux étrangers.

Je le crois facilement, car installer en quelques mois une telle verdure, une telle végétation sur un terrain pierreux, en creux et en bosses, planter des arbres, d'essences diverses de façon à ménager toujours la perspective, creuser des jets d'eau, établir des cascades, un vrai modèle de bon goût de toutes formes et de toutes couleurs, semer dans les massifs vigoureux à la place où il fallait, installer ici et là des pavillons rustiques

et coquets pour le repos des visiteurs, décorer chaque kiosque étranger d'un jardinet, faire tout cela, dis-je, et en si peu de temps, seul M. Lucien Chevallaz le pouvait, et toujours avec le plus impeccable des désintéressements. Tant de travail, tant de talent, d'activité, de probité méritait récompense et Son Altesse Royale le prince de Bulgarie, aussitôt après l'ouverture, s'empressait de remettre à l'artiste-décorateur la croix d'officier du Mérite civil. Jamais

pareille distinction n'a été si bien méritée, et M. le ministre des Finances lui-même envoyait un télégramme de félicitations au nouveau décoré en lui disant entre autres : «Vous pouvez porter cette décoration avec orgueil parce qu'elle est plus que méritée.»

Vous voyez qu'en Bulgarie l'on sait apprécier le vrai mérite et récompenser le talent doublé de désintéressement ; il y a bien des pays dont on ne pourrait en dire autant.